



Regard sur le **Festival international du film sur l'art** Page E 3



De Visu Destruction et (re) création, en deux expos Page E 8

CULTURE

CAHIER ÉPÉE LE DEVOIR LES SAMEDI 25 ET DIMANCHE 26 MARS 2017



Montréal, ville lumières

Ou comment la métropole est devenue chef de file mondial de l'éclairage design

C'est la création originale d'Ottoblix, *Anaphore*, qui a été retenue pour animer la neuvième façade permanente de vidéoprojection du Quartier des spectacles à partir de septembre prochain. SOURCE QUARTIER DES SPECTACLES MONTRÉAL

La basilique Notre-Dame inaugure un nouveau sons et lumières féérique. Le pont Jacques-Cartier change de peau lumineuse au gré de l'humeur de la ville. La Grande Bibliothèque et le mont Royal sont écrans de projection. D'où vient ce mouvement des nouvelles lumières sur la ville? Et quelles seraient les limites pour éviter que Montréal ne vire en Las Vegas?

STÉPHANE BAILLARGEON

La très belle maquette du pont Jacques-Cartier se déploie sur près de 6 mètres à l'entrée du quartier général montréalais de Moment Factory, réalisée à l'échelle (1:100) par cinq pros de la miniaturisation après sept semaines de travail, pour entre autres y insérer de mini-projecteurs. On s'y croirait, sans les bouchons de circulation. Les concepteurs utilisent ce minipont depuis des mois afin d'expérimenter la mise en lumière du vrai de vrai grand pont, pour le projet phare des festivités entourant le 150^e anniversaire de la Confédération (car les ponts appartiennent au fédéral) et le 375^e anniversaire de Montréal. La première illumination officielle est prévue le 17 mai, jour de la fondation de la ville en 1642.

«On a testé des dizaines d'idées plus ou moins folles, comme celle de suspendre des chandeliers ou des ballons à la structure», explique Marie Belœil, réalisatrice multimédia du projet, devant ces délires avortés épinglés au mur. On a flyé, puis on est revenu à l'essence: ce chef-

d'œuvre d'ingénierie auquel les Montréalais sont très attachés.»

Un pont de toutes les humeurs

Ces liens affectifs sont au cœur de la proposition. Plus de 400 spots et des centaines de barres-lampes à DEL vont permettre traduire des données numériques sur la météo, la circulation sur le tablier, l'occurrence sémantique dans les plateformes médiatiques parlant sport, culture ou politique ou l'humeur des Montréalais, telle qu'elle se révélera sur les réseaux sociaux.

Concrètement? La maquette reproduit de la neige, puis de la pluie, vire au bleu, au rouge, et c'est franchement magique. «On associe l'analyse sémantique à des couleurs», explique encore M^{me} Belœil. «Pour l'humeur, nous avons créé une échelle de 1 (heureux) à -1 (maussade). On pourra même mettre le pont en berne à l'occasion de grande tristesse.»

Bref, le monstre moderne d'acier devient un écran postmoderne branché. La Société des ponts Jacques-Cartier et Champlain consacre près de 40 millions à cette transfiguration en structure interactive nocturne, pour dix ans de diffusion.

Montréal centre

Moment Factory a fédéré six autres studios montréalais spécialisés pour réaliser cette *Connexions vivantes* (c'est le nom de l'œuvre): Ambiances Design Productions, ATOMIC3, Éclairage Public/Ombrages, Lucion Média, Réalisations et UDO Design. Trois fois plus d'entreprises ont répondu à l'appel initial. Cette profusion seule témoigne de la force montréalaise dans le domaine.

Moment Factory comptait 25 employés en



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Intitulée *Translations*, l'œuvre pérenne est une création d'ATOMIC3. On peut aujourd'hui la découvrir sur la place de la Gare-Jean-Talton.

2009. L'usine à projets oniriques de l'avenue du Parc emploie maintenant 250 personnes. «Il y a huit ans, la majorité de nos projets provenait de notre division des spectacles», explique Amahl Hazelton, lui-même à la tête des communications. Maintenant, 95 à 90% des contrats proviennent de mon secteur.»

La firme vient d'ouvrir un bureau à Tokyo. Les contrats arrivent de partout, la planète se passionnant pour le design lumineux. Londres a choisi une équipe pour accoucher d'un plan directeur d'éclairage de tous ses ponts. New York s'engage aussi sur cette voie lumineuse pour tous les accès à Manhattan.

«L'illumination du pont montréalais s'inscrit dans une vague portée par les grandes villes du monde, résume M. Hazelton. La lumière devient une matière noble, comme la pierre, la vitre ou l'acier, que les concepteurs utilisent pour donner de nouvelles signatures urbaines. C'est un langage beaucoup plus léger. En anglais, on dit light, qui a aussi ce sens.»

Le QDS pionnier

«Le dynamisme montréalais s'explique par l'expertise propre à la ville, avec le Cirque du Soleil,

VOIR PAGE E 5: LUMIÈRES



MERCREDI 29 MARS • 16 H 30

Lancement
Comme un roman
Édition anniversaire
Daniel PENNAC • Éditions D'EuX
En présence de l'éditeur
Yves Nadon



JEUDI 30 MARS • 19 H

Causerie
Jean Lemire
L'odyssée des illusions
25 ans à parcourir la planète
Éditions La Presse

Librairie
Monet
Des livres
et des libraires

Entrée libre
Réservez vos places: 514-337-4083
ou evenements@librairiemonet.com

Le cessez-le-feu, selon Peter Brook

ODILE TREMBLAY

Les grands livres de sagesse sortent des tiroirs en temps de crise, dépolués, consultés en oracles, montés au cirque ou au théâtre. Mieux compris aussi, forcément.

Le public a besoin de comparaisons pour saisir les conflits d'antan. Il n'en manque point sur sa planète en folie. Hier ressemble tellement à aujourd'hui. Ils cherchaient à nous imiter; c'est sûr.

N'empêche! Le nom sanskrit *Mahabharata* aurait pu demeurer pour plusieurs d'entre nous insondable et imprononçable. Pourtant, le public de Montréal se l'est mis en bouche cette semaine, écoutant les enseignements issus de ce long poème, qui font du bien, faut dire.

Pendant que la Tohu présentait *Until the Lion* d'Akram Khan, tiré de cette épopée millénaire hindoue liée à une guerre fratricide, on allait voir à la 5^e salle de la Place des Arts *Battlefield* du grand Peter Brook, adaptée d'autres extraits de la saga, au temps où les dieux, les hommes et les animaux se parlaient.

Ce jour-là, des écrans de dimensions diverses nous bombardaient d'images de l'attentat terroriste de Londres sur le pont de Westminster face à l'imperturbable Big Ben. La violence semblait éclairer l'œuvre d'un dramaturge issu des brouillards de sa Tamise.

Victoire à la Pyrrhus

On l'aura compris: la mythologie hindoue, avec ses scènes de désolation et d'errance après de monstrueux combats, offre un miroir à notre monde à feu et à sang. La roue belliqueuse tourne en



CAROLINE MOREAU

Les personnages de *Battlefield* et nous avançons à tâtons dans une ère post-apocalyptique.

nous emportant. La forêt où errent les conquérants d'une victoire à la Pyrrhus (au prix de pertes énormes) fait écho dans notre esprit aux images de mort et d'exil venues de Syrie, d'Afrique, d'Europe. Comme à celle des réfugiés mexicains gelés au pied de nos frontières. Les personnages de *Battlefield* et nous avançons à tâtons dans une ère post-apocalyptique.

«*Les fleuves s'écoulent dans la mauvaise direction, précise l'épopée. Les météores tombent sur la terre.*» On se croirait, effets spéciaux et action trépidante en moins, dans un des films hollywoodiens catastrophes qui s'éclatent sur les écrans. Des résonances se répètent partout.

Brook est une légende vivante. Shakespearien depuis toujours (à cinq ans, il montait *Hamlet* avec des marionnettes), mais dans une approche de modernité, auteur et cinéaste; le théâtre constitue pour lui une arme, une lanterne dans la nuit.

Le mythique dramaturge est en fin de course. Il a eu 92 ans cette semaine, juché sur ses longues échasses temporelles. Ce texte millénaire l'enfoncé dans l'histoire de l'humanité et dans le mythe, avec urgence de transmettre. Si morale au texte il y a, elle renvoie dos à dos vainqueurs et vaincus, qui trouvent le combat trop cher payé. Un appel au cessez-le-feu.

Ce *Mahabharata*, il le connaissait depuis longtemps.

Avec Jean-Claude Carrière, Peter Brook avait extrait de l'épopée historico-mystique (274 778 vers) un spectacle de neuf heures lancé en 1985 au Festival d'Avignon, dont les spectateurs témoins parlent encore avec émoi. Un film et une miniserie devaient perpétuer le spectacle.

Marie-Hélène Estienne signe avec lui cette mise en scène d'une version courte (1 h 10), tout à l'épure, qui atterrit chez nous.

Les luttes de pouvoir et de territoire qui embrasent aujourd'hui le monde valaient, aux yeux de Peter Brook, de ressusciter l'épopée, en ce seul segment des lendemains d'affrontement. De la Shoah et d'Hiroshima, dont il aura enregistré dans sa jeunesse les ondes de choc, nul n'a tiré de leçons. Reste à enfoncer le clou.

Il voit l'ombre de la mort avancer et la simplicité monacale lui tient lieu de signale. Peter Brook ressemble à ces peintres japonais qui, à force de représenter le mont Fuji, tracent d'un seul trait sa quintessence.

Mise en scène délestée

Livrera-t-il une autre création nouvelle? Pas sûr. *Battlefield* a des côtés testamentaires, avec retour au giron originel.

Ça m'émouvait de participer peut-être à sa dernière aventure, comme d'entendre des propos de sagesse. D'autres cherchaient sur scène l'action, sans la trouver.

Certains spectateurs se sentent déconcertés par la modestie de cette création, l'absence de décors, le rythme de récits insérés parmi d'autres, comme dans *Les mille et une nuits*.

Au fil des ans, Brook s'est

délesté des couleurs, des accessoires et du fla-fla.

Battlefield est enfanté par sa théorie de l'espace vide: dispositif simplifié, mouvements des comédiens au premier plan, intimité avec le public. Loin du spectacle à grand déploiement, Peter Brook, metteur en scène des profondeurs, choisit le petit castelet pour parler au public à l'oreille: «*L'anéantissement ne vient jamais les armes à la main. Il vient doucement nu-pieds.*»

L'humanité se voit réduite sur ces planches à quatre personnages, plus un musicien qui ponctue les récits ou en crée de nouveaux. On se sent du coup chez les griots africains. Trois des comédiens, Carole Karemera, Jared McNeill et Ery Nzaramba, sont noirs et semblent vouloir nous ramener aux enseignements de la Terre mère.

«*Que faire quand tout ce que vous aimez s'est envolé?*» demande en substance la pièce. Alors, ils errent, s'adressent au serpent, au ver de terre, au pigeon; témoins et acteurs de *Battlefield* comme eux. Le roi aveugle et majestueux (formidable Sean O'Callaghan), appuyé sur sa canne, choisit de s'enfoncer dans la forêt. Les corps se collent, se réchauffent, se séparent. Les yeux disent tout.

«*Ces hommes fiers comme des tigres sont désormais des feux éteints*», entend-on. La pièce s'offre des accents shakespeariens (tantôt *Macbeth* tantôt *Hamlet*). On évoque l'*Œdipe roi* de Sophocle, pour ce personnage de vieux roi aveugle et hanté. *L'Ancien Testament* n'est pas loin non plus, ni la vieille épopée mésopotamienne de Gilgamesh, avec la quête initiatique des jumeaux antagonistes.

Assez pour constater que dans toutes cultures, les grands textes se rejoignent dans le creuset unique de la sagesse universelle, auquel on a intérêt à puiser encore et encore, sous peine de mourir de soif.

otremblay@ledevoir.com

JOURNÉE MONDIALE DU THÉÂTRE 27 MARS 2017

Message québécois rédigé par **Véronique Côté**

Pour la Journée Mondiale du Théâtre, le Conseil québécois du théâtre honore l'art théâtral si essentiel à l'identité et la culture d'une nation. Il confie la rédaction du message québécois à une personnalité de théâtre et salue ainsi la contribution du théâtre québécois au rayonnement international du Québec et du Canada. En 2017, Véronique Côté, comédienne, auteure et metteuse en scène, signe le message québécois.



Ici, il y a un théâtre.

Et le théâtre est ouvert. À ceux qui doutent, qui rêvent, qui se taisent, à celles qui cherchent. Aux révoltés, aux indignés et aux inconsolables. Aux inconnus. Aux cœurs brisés, aux corps marqués, aux familles en dix mille morceaux. Aux fragiles, aux invisibles, aux héroïnes. Aux amoureux. Aux désobéissantes et aux sceptiques. Aux indécises, aux chétifs, aux mystiques, aux mêlées, à tous ceux qui se sont toujours fait écoeurer. Aux maganées, aux épuisés, aux surmenées, aux convalescents, aux fatigués. Aux pas pareils, aux recalées, aux cancrs, aux réfractaires. Aux punks, aux activistes, aux manifestantes, aux voyageurs. Aux infirmières, aux actuelles et aux libraires, aux économistes, aux comptables, aux fleuristes de bonne volonté. Aux amateurs et aux surqualifiées.

Ici, il y a un théâtre. Vous y êtes les bienvenus.

Bienvenue aux ordinaires. Bienvenue aux braves. Bienvenue aux pognés dans le trafic, aux retardataires, aux mal-peignés, aux mal-lunées, bienvenue à ceux qui avaient un billet pour hier ou pour demain. Bienvenue à tous les voisins. Bienvenue aux nombreux déçus. Bienvenue à ceux qui en ont toujours arraché et bienvenue aux actrices de plus de cinquante ans. Bienvenue à la jeunesse ardente et bienvenue à ceux qui ont déjà peur de mourir. Bienvenue à ceux qui sont passés au feu. Bienvenue à celles qu'on n'a pas crues. Bienvenue à ceux qui fuient, à celles qui tremblent, bienvenue aux Premiers et aux derniers arrivés.

Bienvenue à toi, qui es là depuis à peine neuf mois, bienvenue à toi en beau fusil parce que ta prof de Cégep t'oblige à venir ici, ici-même, oui, ce soir, au théâtre, alors que tout ce que tu veux c'est que tes compétences soit reconnues pour pouvoir participer à ce pays à la pleine mesure de ce dont tu es capable. Bienvenue à ta colère, à ton vague à l'âme, à ton courage. Tu crois que tu n'auras jamais les mots pour dire tout ce que tu as dû quitter pour arriver jusqu'ici, mais tiens bon: les mots te seront rendus. Si tu veux, un jour, reviens. Reviens nous raconter.

Nous qui mettons debout la poésie et les histoires, nous qui travaillons à transformer la parole en action, faisons donc ce qu'on dit, enfin.

Faisons-le devant et pour les autres. Faisons-le contre ce présent implacable qui nous veut faibles, divisés, en furie. Soyons vigilants, vigilantes, soyons-le pour nous et pour les suivants: soyons-le gratuitement. Soyons ces veilleurs qui n'en laissent pas passer une. Soyons ces inquiets qui traquent les mauvais réflexes d'abord dans leur cour.

Soyons attentifs. Soyons paritaires - et même mieux: soyons de toutes les parités. On le dit, on le fait. Soyons ces oracles: échappons au prévisible.

Ouvrons nos théâtres, pour vrai, ouvrons les portes et les fenêtres et les esprits et les possibles, ouvrons les paysages et le futur, ouvrons grand, mettons-nous les mains dedans. Ouvrons nos scènes. Ouvrons-nous le cœur. Ouvrons-nous donc.

Bienvenue aux blessés. Bienvenue aux enfants. Bienvenue aux morts et aux vivants.

Vous êtes ici chez vous.

Une présentation



En collaboration avec



AVEC
BENOÎT MCGINNIS
MACHA LIMONCHIK
ÉRIC BRUNEAU
BENOÎT DROUIN-GERMAIN
ÉTIENNE PILON
CHANTAL BARIL
LOUISE CARDINAL
NORMAND CARRIÈRE
JEAN-PIERRE CHARTRAND
SÉBASTIEN DODGE
MILÈNE LECLERC
JEAN-PHILIPPE LEHOUX
DENIS ROY
REBECCA VACHON

4^E SUPPLÉMENTAIRE :
JEU 13 AVRIL 20 H

CALIGULA

D'ALBERT CAMUS

MISE EN SCÈNE
ET DRAMATURGIE
RENÉ RICHARD CYR

DU GRAND THÉÂTRE!

— Valérie-Micaela Bain, RDI

MCGINNIS ATTEINT UN ÉTAT DE GRÂCE DONT
ON SE SENT PRIVILÉGIÉ D'ÊTRE TÉMOIN.

— Christian Saint-Pierre, Le Devoir

RENÉ RICHARD CYR SE RENOUVELLE ENCORE...
... UN TRAVAIL COLOSSAL... PRÉCIPITEZ-VOUS!
— Rafaële Germain
Culture club, ICI Radio-Canada Première

TNM.QC.CA



CULTURE

FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM SUR L'ART

Géants passés du 7^e art

Des documentaires se penchent sur le cinéma de Buster Keaton, Billy Wilder et Raoul Ruiz

FRANÇOIS LÉVESQUE

Le Festival international du film sur l'art (FIFA), qui a débuté jeudi et se poursuit jusqu'au 2 avril, demeure fidèle à ses bonnes habitudes en représentant toutes les pratiques au sein de sa vaste programmation. Le cinéma sur le cinéma n'est pas en reste, avec notamment la présentation de trois documentaires consacrés à autant de figures marquantes du septième art : Buster Keaton, Billy Wilder et Raoul Ruiz. Ce faisant, on revisite des filmographies importantes qui se déploient entre les États-Unis, l'Allemagne, le Chili et la France.

Réalisé par Jean-Baptiste Périé, *Buster Keaton, un génie brisé par Hollywood* est exclusivement constitué d'images d'archives et revient sur la vie et l'œuvre du grand comique (1895-1966), l'une des premières *superstars* du cinéma dont la carrière fulgurante à l'époque du muet ne survécut pas au passage au parlant. En 1950, dans *Sunset Boulevard*, satire vitriolique de cet Hollywood qui enfante puis dévore ses propres vedettes, Billy Wilder fit appel à lui pour une apparition fugitive, mais inoubliable. Lors d'une partie de carte entre anciens, l'idole du muet s'incline et ne dit qu'un mot : « pass ». Le 31 mars à 20h45 à BANQ.

Le même Billy Wilder (1906-2002) est l'objet du documentaire *Billy Wilder — Nobody's Perfect*, de Julia et Clara Kuperberg. Né en Allemagne, Wilder alla tenter sa chance aux États-Unis, comme d'autres collègues juifs, afin de fuir le nazisme. Un destin rocambolesque que le sien : gigolo, puis scénariste à Berlin, réalisateur expatrié à Pa-



Alejandro Rojo propose de (re)découvrir la filmographie foisonnante de Raoul Ruiz.

ris, il s'installe finalement à Hollywood où il ne tarda pas à percer, son scénario de *Ninotchka*, réalisé par Ernst Lubitsch, lui valant de passer derrière la caméra. On lui doit quantité de classiques et de chefs-d'œuvre dans tous les registres du drame et de la comédie, dont *Assurance sur la mort*, *Le gouffre aux chimères*, *Stalag 17*, *Sabrina*, *Certains l'aiment chauds*, *La garçonne*... Le 25 mars à 20h45 à la Cinémathèque et le 31 mars à 20h45 à l'UQAM.

(Re)découvrir Ruiz

Moins connue, mais essentielle néanmoins, l'abondante

filmographie de Raoul Ruiz (1941-2011), un cinéaste d'une érudition et d'une originalité folles, est quant à elle au cœur du documentaire *Raoul Ruiz contre l'ignorance fiction*, d'Alejandro Rojo. On promet des « clés » d'interprétation du cinéma parfois cryptique, mais toujours fascinant, du réalisateur de *L'hyphothèse du tableau volé*, *Généalogies d'un crime*, *Trois vies et une seule mort*, *Mystères de Lisbonne*, et surtout, surtout, du magnifique *Le temps retrouvé*, autant une adaptation de l'œuvre de Proust qu'un hommage à

celle-ci. Le 1^{er} avril à 15h15 à la Cinémathèque.

Avec ces trois cinéastes aux parcours et aux filmographies uniques, on remonte pratiquement toute la ligne du temps du cinéma, de ses débuts noirs et blancs et muets à son présent coloré et parlant, passant des succès grand public des uns à l'exploration narrative et formelle de l'autre. Entendu, on aurait pris quelques documentaires consacrés à des réalisatrices, mais cela, c'est une autre histoire (et une autre histoire du cinéma, aussi...).

Le Devoir



Buster Keaton

TÉLÉ-QUÉBEC



Billy Wilder

ASSOCIATED PRESS PHOTO



ARCHITECTURE

PHYLLIS LAMBERT
Réalisation : Manuel Foglia. Canada, 2015, 48 minutes.

Nous ne saurons jamais assez dire combien Montréal, le Québec et le Canada doivent à l'intelligence de Phyllis Lambert. Elle a participé à la sauvegarde du quartier Milton Parc ainsi qu'à celle du Vieux-Montréal. Suite à la destruction de la Maison Van Horne en 1973, elle a créé Sauvons Montréal puis Héritage Montréal en 1975. Elle a aussi fondé en 1989 le mondialisme célèbre Centre canadien d'architecture (CCA), lieu de conservation de fabuleuses archives mais aussi lieu d'expositions sublimes et brillantes. En 1996, elle a mis en place le Fonds d'investissement de Montréal (FIM) qui a permis la rénovation de nombreux appartements et immeubles dans notre cité afin d'en faire des logements sociaux. Alors qu'elle vient de fêter ses 90 ans, la remarquable Phyllis Lambert est à l'honneur dans ce documentaire de Manuel Foglia. Le 26 mars à 15h45 au CCA.

Nicolas Mavrikakis



MUSIQUE CLASSIQUE

MAESTRAS – THE LONG JOURNEY OF WOMEN TO THE PODIUM
Réalisation : Günter Atten et Maria Stodmeier. Allemagne, 2016, 53 minutes.

Admirable séquence d'ouverture : la lecture d'une lettre de recommandation de Herbert von Karajan écrite en 1965 à Sylvia Caduff. Karajan y vantait sa disciple en direction « malgré son seul possible handicap : celui d'être une femme ». Ce documentaire allemand qui se nourrit largement du festival Prima Donna, programmé à Lucerne, est, dans la programmation classique du FIFA, le plus branché sur les tendances actuelles du marché. Un alignement des planètes et un puissant engagement de certaines agences d'artistes se conjuguent pour conduire à une féminisation croissante de la profession de chef d'orchestre. La perle du film de Günter Atten et Maria Stodmeier est d'avoir déniché Sylvia Caduff et la fille de l'une de ses collègues d'il y a 50 ans, Hedy Salquin, dont le témoignage est aussi vertigineux que le chemin parcouru. A une demande de diriger un concert, en 1954, Hedy Salquin avait reçu la réponse : « Cher Monsieur, même si vous êtes une femme on va vous appeler Monsieur. Nous n'avons pas de place pour vous. » Les temps ont changé. Heureusement. Le 24 mars à 20h45 au Musée des beaux-arts et le 2 avril à 12h30 à l'UQAM.

Christophe Huss



PIANO

ZHU XIAO-MEI : HOW BACH DEFEATED MAO
Réalisation : Peter Smaczny. Allemagne, 2016, 58 minutes.

Pourquoi cette femme me bouleverse-t-elle autant ? Zhu Xiao-mei est la voix de Bach que personne n'attendait. Une femme née en 1949 à Shanghai, l'année de l'accession de Mao au pouvoir. Une femme qui a forgé sa volonté, son insécurité quasi maladroite et sa foi en la musique dans les camps de rééducation que le grand timonier instaura pour dompter l'élite intellectuelle et économique de la Chine. Il y a le livre, incontournable, *La rivière et son secret*. Il y a eu un premier documentaire, *Le retour est le mouvement du Tao*, de Michel Mollard (vu au FIFA 2015), sur la rencontre entre Bach et la philosophie de Lao-Tseu. Comment Bach a vaincu Mao prend comme prétexte le retour, après 35 ans, de Zhu Xiao-mei en Chine, mais dévie sur un autre portrait de la pianiste. On aurait aimé en savoir et en voir davantage sur l'alchimie de la rencontre de ces deux mondes ; la sagesse de la rescapée et la jeunesse chinoise bouillonnante. Les souvenirs douloureux de Zhu Xiao-mei, tel celui du suicide, à 29 ans, de sa consœur admirée Gu Shengying, montrent que la victoire de Bach est aussi la victoire de cette Grande Dame et de la résilience à tout prix. Le 24 mars à 20h45 au Musée des beaux-arts, et le dimanche 2 avril à 12h30 à l'UQAM.

Christophe Huss



DANSE

DANS LES PAS DE TRISHA BROWN
Réalisation : Marie-Hélène Rebois. France, 2016, 79 minutes.

Perçant les coulisses de l'Opéra de Paris, Marie-Hélène Rebois capture le minutieux travail de passion effectuée par Lisa Kraus sur la reprise de *Glacial Decoy*, œuvre charnière du répertoire de Trisha Brown. Ce film documentaire tombe à pic, alors que samedi dernier, la grande dame de la danse postmoderne s'éteignait à l'âge de 80 ans. Et comment transmettre ses partitions chorégraphiques si complexes, tandis qu'aucun système de notations ni l'usage des captations vidéo ne permettent d'en saisir les fines subtilités ? Jeu sur la pesanteur, chutes et déséquilibres donnant naissance à des séquences de mouvements articulés de manière inédite, la chorégraphie se transmet avec rigueur et précision grâce à la mémoire du corps de la fidèle collaboratrice de Brown. À travers des images d'archives et la pédagogie de Kraus, on remonte succinctement aux sources de cette approche de la danse défiant la gravité sur les toits et les façades d'immeuble du New York des années 70. Plutôt adressé aux spécialistes qu'aux néophytes, le film reste un outil précieux pour appréhender l'esthétique forgée par cette grande pionnière et révolutionnaire de l'art du mouvement. Le 26 mars à 13h15 à Concordia et le 1^{er} avril à 18h à Pointe-à-Callière.

Mélanie Carpentier



VOL AU-DESSUS D'UN NID DE COUCOU

Une pièce de **Dale Wasserman**
D'après le roman de **Ken Kesey**
Traduction et mise en scène **Michel Monty**



avec **JULIE LE BRÉTON** et **MATHIEU QUESNEL**
SYLVIO ARCHAMBAULT, ANNE-MARIE BINETTE, CATHERINE CHABOT, PHILIPPE DAVID, STÉPHANE DEMERS, JACQUES GIRARD, JEAN-FRANÇOIS HUPÉ, RENAUD LACELLE-BOURDON, JUSTIN LARAMÉE, BENOIT MAUFFETTE, JACQUES NEWASHISH, FRÉDÉRIC TREMBLAY, GILBERT TURP

DU 21 MARS AU 23 AVRIL 2017 | rideauvert.qc.ca



CULTURE > THÉÂTRE

JEUNES PUBLICS

Les enfants, de tout temps

Méli'môme vise les ados tout autant que les petits en cette période trouble

MICHEL BÉLAIR
à Reims

Même ici, il est difficile de passer outre à la crise des migrants et des demandeurs d'asile ou d'oublier l'élection présidentielle qui s'annonce. Dans les conversations, partout, les cafés et les brasseries des grandes avenues bourgeoises de la capitale du champagne vibrent aussi au rythme d'une Europe qui se cherche. Ville fière et orgueilleuse, Reims semble sur ses gardes sous un soleil pâle.

Joël Simon lui, l'âme de Méli'môme depuis plus d'un quart de siècle, trouve dans la situation générale une justification supplémentaire à son travail. À l'écouter, on le dirait investi d'une mission d'une importance cruciale pour l'avenir de l'Europe...

Un monde changé

D'entrée de jeu, il se rebiffe lorsqu'on suggère que la programmation du festival paraît vouloir mettre en scène la conscience citoyenne plutôt que de stimuler l'imaginaire des tout-petits.

«Peut-être comme ça à première vue, mais non, pas vraiment, dit-il en souriant. Mon équipe et moi, nous sommes dans une continuité. Éveiller l'imaginaire des enfants est toujours la base de notre démarche artistique: la rencontre du beau, le plaisir intense de la découverte du théâtre, le bonheur qui en découle, tout cela est toujours là, au cœur de ce que nous faisons. C'est une expérience cruciale, fondatrice. Et nous visons toujours à la

Le spectacle *Le garçon à la valise*, de Mike Kenny, retrace le parcours de deux enfants migrants. Impossible pour le festival de faire abstraction des nouvelles réalités.

rendre accessible au plus grand nombre en multipliant nos activités tout au long de l'année. Une foule de spectacles pour ados comme pour les tout-petits témoignent de tout cela

encore dans notre édition 2017. Mais le monde a changé depuis 25 ans...

Même quand on dirige un festival de théâtre destiné aux jeunes publics, il est impossible de faire abstraction des attentats qui ont secoué la France, des conflits qui déchirent le monde, de la montée du Front national dans les sondages et de l'élection de Donald Trump. «La nouvelle réalité du monde influence bien sûr le travail des créateurs... et notre programmation, poursuit

le directeur de Méli'môme. Le garçon à la valise, du Gallois Mike Kenny, par exemple, met en scène deux enfants migrants; ce n'est qu'un des nombreux spectacles interrogeant la conscience sociale des jeunes spectateurs. Mais vous le savez, nous avons toujours été là pour faire réfléchir et discuter tout autant que pour émouvoir.»



Joël Simon

Le directeur du festival rappelle que, en plus d'organiser Méli'môme — 23 spectacles, 97 représentations, du 24 mars au 8 avril —, la petite équipe de l'association Nova Villa participe très activement à l'événement pluridisciplinaire

Reims scène d'Europe, en février, tout en préparant la semaine «Petite enfance», le week-end «M'Auteurs» et le week-end «Bébés en octobre».

Comme si cela ne suffisait pas, l'influence d'Isabelle Leseur, la présidente de Nova Villa depuis une quinzaine d'années déjà, a mené à toute une série de collaborations diverses avec des écoles et des lycées de Reims: l'engagement social et citoyen de l'association est de plus en plus marqué. Lors de son discours d'inauguration, Isabelle Leseur parlait de la documentaliste césarisée Alice Diopp, marraine



PHOTOS BAPTISTE LOBJOY

du festival cette année, en soulignant les valeurs partagées par Méli'môme et la cinéaste de choc.

«Nous défendons dès le plus jeune âge l'accès à la culture, à des œuvres artistiques de qualité alliant beauté et réflexion. Aujourd'hui, notre rôle doit aussi évoluer, notre parole être sociétale. Elle doit générer une réponse civique, produire de la pensée et ouvrir les regards.»

Joël Simon a complété en notant que si la responsabilité civique et sociale du festival est plus grande en cette période trouble que nous traversons, le «fonds de commerce de Méli'môme» est toujours le même.

«Notre projet vise d'abord l'artistique et la création. Au cours des dernières années, il

est devenu plus difficile de l'articuler puisque les sources de financement de la culture ont considérablement diminué; il nous a fallu persuader à nouveau les politiques d'investir dans la création pour l'enfance. Les jeunes générations carburent aussi à l'intelligence et à l'espoir, et nous sommes là pour distiller de l'humanité à petites doses en continuant à faire ce que nous savons le mieux faire: provoquer des rencontres et des chocs esthétiques. Il faut continuer à avancer avec confiance et croire en eux.»

Collaborateur
Le Devoir

Notre journaliste est à Reims à l'invitation du festival Méli'môme.

« Nous avons toujours été là pour faire réfléchir et discuter tout autant que pour émouvoir »

Joël Simon, directeur de Méli'môme

THÉÂTRE
16 DENISE-PELLETIER 17
DIRECTION ARTISTIQUE CLAUDE POISSANT

L'AVARE

15 MARS AU 8 AVRIL 2017

Partenaire de saison
Hydro Québec

DE MOLIÈRE
MISE EN SCÈNE CLAUDE POISSANT

Avec Simon Beaulé-Bulman, Jean-François Casabonne, Samuel Côté, Sylvie Drapeau, Laetitia Isambert, Jean-Philippe Perras, Bruno Piccolo, François Ruel-Côté, Gabriel Szabo, Cynthia Wu-Maheux.

UNE PRODUCTION DU THÉÂTRE DENISE-PELLETIER

BILLETTERIE 514 253-8974 admission

Paul Ahmarani Larissa Corriveau Kevin McCoy Sasha Samar

LES MANCHOTS

«La mise en scène et la scénographie sont vraiment intéressantes, le jeu des comédiens ça aussi c'est réussi!»
Katerine Verebey | Gravel le matin - Ici Radio-Canada Première

«Un hôtel. Une révolution. Quatre personnages. Voilà un haletant huis clos.»
Pierre-Alexandre Buisson | Bible urbaine

«Olivier Kemeid marche sur cette fine ligne de l'écriture, insuffisant un lyrisme évident, mais pas superflu, parvenant à trouver une langue forte.»
Jérémy Laniel | Voir

JUSQU'AU
1^{er} AVRIL AU
THÉÂTRE DE
QUAT'SOUS

Une production Trois Tristes Tigres
en codiffusion avec le Théâtre de Quat'Sous

Texte et mise en scène Olivier Kemeid

Concepteurs Philippe Brault, Stéphanie Capistran-Lalonde, Éric Champoux, Catherine Comeau, Romain Fabre, Alex Gauvin, Émilie Martel et Cynthia St-Gelais

LE DEVOIR

Trois Tristes Tigres

300 avenue des Pins Est, Montréal Billetterie 514 845-7277 quatsous.com

ESPACELIBRE
SAISON 16-17

Le NTE présente
EXTRAMOYEN
SPLENDEUR ET MISÈRE
DE LA CLASSE MOYENNE

Texte PIERRE LEFEBVRE et ALEXIS MARTIN
Mise en scène DANIEL BRIÈRE

Avec
MARIE-THÉRÈSE FORTIN, JACQUES L'HEUREUX,
ALEXIS MARTIN, CHRISTOPHE PAYEUR et MOUNIA ZAHZAM

Production NOUVEAU THÉÂTRE EXPÉRIMENTAL

Du 4 au 29 avril 2017

Billetterie
514 521-4191 • 1945, RUE FULLUM • NTE.QC.CA

CULTURE > MUSIQUE

Patrick Norman, une guitare Harmony et des duos

SYLVAIN CORMIER

« C'est une 1953, peut-être même une 1952 », précise Patrick Norman, des étoiles dans les yeux. « Une Harmony, qu'un ami m'a donnée: quand il a vidé sa maison, ici, pour aller s'installer en République dominicaine, il a trouvé la guitare dans le grenier. Elle était là depuis une trentaine d'années, quasiment intacte. Il m'a dit: "La veux-tu? Je te la donne..." »

L'Harmony d'un ami: c'est la guitare que l'on entend tout au long du nouvel album, qui ne s'intitule pas *Bonheurs partagés* seulement parce qu'il s'agit d'une suite de duos. Le bonheur partagé, au départ, c'est la guitare semi-acoustique retrouvée. « Une Harmony, c'est pas la Martin de Hank Williams, mais l'aisance que j'ai à en jouer, c'est incomparable! » Difficile de croire que c'est un hasard: il se trouve que le manche épouse parfaitement la main du vétérinaire guitariste-chanteur. « Celle-là, c'est pas juste la générosité de mon ami, c'est le destin qui l'a mise sur mon chemin... »

Quand on parle guitares, Patrick Norman oublie tout le reste. On a déjà passé des heures à soupeser les mérites de sa Gretsch White Falcon, par rapport à la fameuse Gretsch Country Gentleman modèle Chet Atkins. « En studio [le fort beau Studio Opus, à L'Assomption], la guitare Harmony, je m'en suis servi comme guitare acoustique. Je la branche pas. Le son, man, le son! Ça a donné la direction pour tout l'album. »

Cela s'entend. Cette résonance naturelle dans la guitare, qui attendrit le picking de la magnifique *Plus fort que le vent* (chanson de Danny Boudreau, partagée avec Paul Daraïche), qui confère un surcroît d'authenticité au swing léger dans *S'aimer pour la vie* (chantée avec Guylaine Tanguay), c'est le liant. La cohérence. Ça me fait penser à Jerry Reed quand il jouait *Big Boss Man* et *Guitar Man* pour Elvis en 1967: du rock'n'roll acoustique. Patrick Norman sourit: « Jerry Reed, tout un guitariste! Sa façon de faire du picking, c'est unique! » Il me « chante » des bouts de solos, qu'il connaît par cœur. J'en perçois les échos dans le solo de Patrick pour *Alors la vie*, premier titre de l'album (en duo avec Martin Deschamps, celle-là).

Je l'avoue, ça m'arrange qu'on cause guitares et guitaristes. Parce que je suis un peu en deçà de mon désir, en ce qui concerne les duos. Soyons clairs. Il n'y a rien à reprocher aux interprètes invités pour ce *Bonheurs partagés*, où il s'agissait de raviver des « chansons d'album » un peu négligées du vaste catalogue de Patrick Norman: tout le monde a servi le matériel avec bon goût, sans chercher à manger le micro. Un François Léveillé pour *Le temps*, une Marie-

Ève Janvier pour *Comment te dire*, un Manuel Tadros pour *Les rois de Bourbon Street*, Laurence Jalbert, Jean-François Breau, la choriste Virginie Cummins, la conjointe et chanteuse Nathalie Lord, à plus forte raison le très grand vocaliste qu'est Pierre Bertrand sorti de sa campagne le temps de *Chanter pour rien*: il y a de la retenue partout, du beau boulot. L'instrumentale *Dueling Banjos* (fameux thème du film *Delivrance*) avec l'as Jean-Guy Grenier au banjo, c'est la joie. Impeccable, tout ça.

Rencontres rêvées

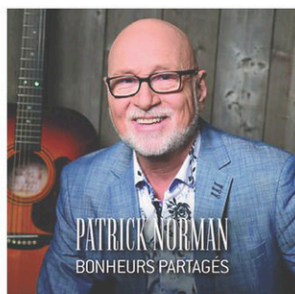
N'empêche, dis-je à Pat que je connais depuis trop longtemps pour ne pas connaître en lui le fan, j'aurais voulu ses duos de rêve. Les rencontres qui l'auraient fait frémir comme la fois où il joua avec son maître Chet Atkins. Pourquoi pas un duo avec le virtuose Tommy Emmanuel, qu'il vénère? Pourquoi pas Richard Desjardins, Francis Cabrel? Pourquoi pas Dolly Parton, Brad Paisley, Alison Krauss, Louis-Jean Cormier, Dwight Yoakam, les gars de Blue Rodeo, voire Johnny Hallyday pour *J'ai oublié de vivre*? « Tu me présenteras Shania Twain », badine-t-il. « C'est sûr que j'aimerais ça, mais ce serait de l'ouvrage en maudit, qu'ils acceptent, négocier, la logistique, les sessions... » Sous-entendu: imagine le budget, de nos jours...

Je l'imagine tellement, Patrick Norman, partageant *Poor Side Of Town* avec Johnny Rivers: il la joue depuis toujours, cette chanson. Et Rivers est encore très performant.

« Il est toujours aussi bon, hein? » Oh que si. Je vois son regard briller comme pour la guitare Harmony. Nous voilà lancés sur le sujet de Johnny Rivers, un grand rockeur un peu oublié aujourd'hui, qui reprenait du Chuck Berry en trio au Whisky a Go-Go sur le Sunset Strip à Los Angeles en 1964: *Maybelline*, *Memphis*, *Tennessee*. « Le trio de Johnny Rivers, c'était le meilleur band en spectacle », s'extasie Pat, l'ancien guitariste des Fabuleux Éléphants, son groupe des années 1960 [ravivé dans les années 1990, avec ses meilleurs copains du métier]. Groupe qui jouait aussi du Chuck Berry. Pensée pour Chuck, mort il y a quelques jours, à 90 ans. « Je suis comme tout le monde, la première chanson que j'ai jouée de lui, c'est Johnny B. Goode... » Et Patrick Norman de me demander comment va la santé, et me vanter les bienfaits du végétarisme. « Ce serait bien, encore vingt ans de musique », dit-il à 70 ans, resplendissant comme une guitare vintage « à peine égratignée ».

Le Devoir

BONHEURS PARTAGÉS

Patrick Norman et invités
Disques GPN

BRUNO PETROZZA

Quand on parle guitares — Harmony, Martin, Gretsch White Falcon... —, Patrick Norman oublie tout le reste.

LUMIÈRES

SUITE DE LA PAGE 1

les compagnies du jeu vidéo, mais aussi les festivals en demande d'innovations, dit le néo-New-Yorkais Mikael Charpin, qui a travaillé pendant six ans à l'illumination du Quartier des spectacles (QDS). Il y a une vraie expertise dans le domaine du multimédia, de la vidéo, du spectacle. Les points rouges distinctifs devant les quarante et quelques salles de spectacles, c'est lui. Ce secteur utilise la lumière pour se distinguer, mais aussi pour s'animer à volonté, grâce à un réseau de fibre optique et d'autres équipements permanents.

Miniaturisation des projecteurs

M. Charpin est maintenant senior designer de l'Observatoire international, qui réalise les plans d'éclairage des plus grands architectes de la planète, dont Jean Nouvel, Richard Meier et Frank Gehry.

Cette mutation date d'une quinzaine d'années, et de la révolution technique DEL, celle de la diode électroluminescente permettant une riche gamme d'effets à peu de coûts et à faible consommation d'énergie. La miniaturisation des projecteurs a aussi stimulé les audaces. Les équipes québécoises ont inventé des moyens de diffuser des images sous toutes les températures.

Le QDS diffuse des œuvres sur neuf façades — 36 vidéo-productions originales en 2015 et plus d'une centaine d'artistes depuis le début de la décennie. L'édifice Wilder deviendra aussi un écran à compter de la semaine prochaine.

« Parfois je pense à l'Asie, où les villes proposent des orgies de projections commerciales, explique Simon Robert, directeur des technologies du QDS. À Montréal, nous avons tâché de maintenir une direc-

tion artistique. »

Les règlements des arrondissements aident à protéger des dérives commerciales. Après tout, New York ne permet le marketing clinquant que sur Times Square.

Stop ou encore?

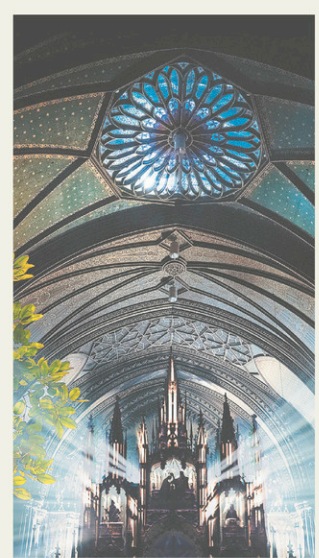
La vieille basilique Notre-Dame vient aussi de se mettre à la mode du nouveau siècle grâce à Moment Factory. Le spectacle sons et lumières inauguré cette semaine est assez époustoufflant. Quelques œuvres des bas-côtés s'enjoignent, par exemple pour faire passer une toile de Marguerite Bourgeoys du jour à la nuit. Le chœur et la nef bougent comme un vitrail, les projections surabondantes font ressortir la beauté et la complexité de l'autel majeur, malgré la musique parfois criarde.

Tout ne se vaut pas pour autant en design lumineux. La Maison olympique au centre-ville de Montréal projette les couleurs des anneaux de manière franchement kitch. Le sommet de la Place Ville-Marie est maintenant nimbé d'un douteux halo bleu. Les tours du Complexe Desjardins, en plein centre du QDS, baignent dans un vert propre à la marque visible à des kilomètres à la ronde.

« La commande du client était d'avoir la couleur de la Caisse et de la rendre visible depuis la Rive-Sud, dit M. Charpin, tout en restant diplomate. Il y aura toujours quelqu'un pour pousser le branding, pour avoir la couleur de la marque. Il y a souvent des dérives dans mon métier. Mais il y a moyen d'intervenir de manière plus subtile. »

Sa règle générale: « La lumière, c'est comme l'architecture, une histoire de plein et de vide: plus on en met, plus c'est bruyant et moins on entend. »

Le Devoir



Ciel et lieux publics ou personnels?

Dinu Bumbaru, d'Héritage Montréal, se questionne sur les *Aurores Montréal* projetées sur la montagne pour lancer les fêtes du 375°. Le dôme de l'oratoire, la Biosphère et le mât du Stade olympique, comme d'autres grands emblèmes de Montréal, auront droit à un traitement lumineux semblable pendant l'année. Les images commandées à Marc Séguin célèbrent moins la ville que son propre univers, selon le directeur. La montagne a été maculée de taches lumineuses, et les animaux qui l'habitent doivent encore faire des cauchemars, dit-il à la blague. « Séguin proposait sa vision à lui, et la montagne a donc été utilisée comme lieu d'expérimentation personnelle, ajoute-t-il. Robert Lepage a offert un contre-exemple avec son Moulin à images à Québec. Le ciel appartient à tout le monde. Quand on occupe l'espace public, il semble qu'on devrait être plus respectueux de la chose publique. »

ESPACE GO

COMPLET!
Supplémentaires
les dimanches
2 et 9 avril à 16 h

AVANT-GARDE

du
21 mars
au
15 avril
2017

texte Marieluise Fleisser

mise en scène Denis Marleau

avec

Dominique Quesnel

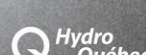
Jérôme Minière

une coproduction

ESPACE GO + UBU

THÉÂTRE ESPACE GO
BILLETTERIE: 514 845-4890 | SPACEGO.COMPARTENAIRE
DE SAISON

transat



CULTURE > MUSIQUE CLASSIQUE

Des violoncellistes de légende

Deutsche Grammophon publie l'intégral des enregistrements de Mstislav Rostropovitch et de Pierre Fournier

CHRISTOPHE HUSS

Le roi des violoncellistes du XX^e siècle, le russe Mstislav Rostropovitch, aurait eu 90 ans lundi prochain. Deutsche Grammophon lui rend hommage avec une intégrale de ses enregistrements, tout en publiant au même moment un coffret équivalent consacré au prince du violoncelle, Pierre Fournier.

Fascinante concordance et, surtout, fascinante plongée dans l'univers des plus grands violoncellistes du XX^e siècle. Malgré Starker, Piatigorski, Maréchal, Tortelier, Gendron, Navarra, Schiff, Maisky et d'autres, Fournier et Rostropovitch font partie du carré d'as, formé, par ordre chronologique, de Pablo Casals (1876-1973), Emanuel Feuermann (1902-1942), Pierre Fournier (1906-1986) et Mstislav Rostropovitch (1927-2007).

Renouveler le répertoire

Sur le plan historique, Mstislav Leopoldovitch Rostropovitch et Pierre Fournier ont une importance toute particulière, car tous deux ont été des catalyseurs pour inspirer des compositeurs et susciter la création d'œuvres importantes.

Dans le cas de Pierre Fournier, on citera, en musique de chambre, la *Sonate pour violoncelle* de Francis Poulenc, la *1^{re} Sonate* de Bohuslav Martinu. Ce dernier a révisé deux fois pour Fournier, en 1939 et 1955, son *1^{er} Concerto pour violoncelle*. Le concerto le plus connu écrit pour Fournier est celui d'Arthur Honegger. Frank Martin, Albert Roussel, Othmar Schoeck et Jean Martinon lui ont aussi composé des œuvres concertantes.

Avec Rostropovitch, cette importance est quasiment décuplée. Les œuvres les plus emblématiques sont la *Symphonie concertante* op. 125 de Prokofiev, les deux *Concertos* de Chostakovitch, *Tout un monde lointain* de Dutilleul, la *Symphonie pour violoncelle et orchestre* de Britten, mais la liste des compositeurs ayant écrit une œuvre pour violoncelle et orchestre inspirée et dédiée à Rostropovitch comprend notamment Leonard Bernstein, Aram Khatchaturian, Witold Lutoslawski, Arvo Pärt, Krzysztof Penderecki, Alfred Schnittke et Mieczyslaw Weinberg.

Au chapitre des tierces acti-



Mstislav Rostropovitch, mort à Moscou en 2007, est souvent cité comme le plus grand violoncelliste du XX^e siècle. Ci-dessus, l'artiste jouant à Paris en 1996.

vités, Pierre Fournier fut un pédagogue important, successeur de Casals à l'École normale, puis professeur au Conservatoire de Paris. Il se consacra ardemment à la musique de chambre, notamment avec son fils, qui fit carrière sous le nom de Jean Fonda. Ce dernier l'accompagne dans de nombreux disques de musique de chambre.

Là aussi Rostropovitch fut plus flamboyant, puisqu'il se piqua notamment de direction d'orchestre. Après sa fuite d'URSS en 1974, il devint directeur musical du National Symphony Orchestra de Washington de 1977 à 1994. Le coffret DG reflète cette activité de chef, avec notamment les suites de ballets de Tchaïkovski enregistrées à Berlin et deux intégrales d'opéras: *Tosca* de Puccini et *Dame de Pique* de Tchaïkovski avec sa femme, Galina Vishnevskaja.

Russe et Français

Tant Rostropovitch que Fournier sont des instrumen-

tistes suprêmes. Même si cela semble caricatural, la différence stylistique reflète fidèlement leur héritage culturel. Surnommé « Slava », Rostropovitch est un Slave au geste ample et généreux. Plus il avançait en âge, plus il « beurrait épais », en son et en intentions. Fournier est un Français, cartésien, sensible et rigoureux. Comme chez Ravel, la cérébralité n'empêche pas l'émotion la plus vive, mais elle reste concentrée et pudique. C'est ce qui fait la force du *Shelomo* de Bloch par Fournier: tout y est, avec pudeur et puissance.

Les deux coffrets sont donc éminents. Celui de Fournier est plus simple à cerner, puisque le legs Universal fait à peu près le tour de ses propositions artistiques. Ces 25 CD sont quasiment « le coffret de violoncelle de l'hon-

nête homme », avec les *Suites* de Bach, deux intégrales des *Sonates* de Beethoven (une avec Gulda, l'autre avec Kempff) et trois de celles de Brahms (Backhaus-Decca, Firkusny-DG et Fonda-Philips, son dernier disque).

Le *Concerto* de Dvorák est symbolique de chacun des artistes: Fournier l'a gravé à Berlin sous la direction du lapidaire George Szell en 1961; Rostropovitch au même endroit, en 1968, avec Karajan. Franchise et directivité dans le premier cas; son moelleux et inflexions subtiles dans le second.

L'une comme l'autre des boîtes ratisse au-delà de « Deutsche Grammophon », et c'est ce qui fait leur prix. Dans le cas de Fournier, le coffret rassemble les enregistrements monos effectués pour Decca (par exemple le *Don Quichotte*

de Strauss avec Clemens Krauss en 1953 à Vienne) et les stéréos de DG (le *Don Quichotte* réenregistré avec Karajan en 1965 à Berlin).

Pour Rostropovitch, le boîtier de 37 CD comprend les albums DG en tant que chef, violoncelliste et même pianiste, accompagnant sa femme dans un sublime disque de mélodies de Rachmaninov et Glinka; les quatre disques Decca avec Britten; les *Sonates* de Beethoven avec Richter et les *Chants et danses de la mort* de Moussorgski avec Vischnevskaja parues chez Philips. L'originalité, ce sont sept CD russes récupérés par des ententes avec la maison Westminster, qui appartient aujourd'hui à Universal. Des archives soviétiques en bonne et due forme, dont deux disques de trios avec Leonid Kogan et Emil Guilels.

Tout cela est évidemment recommandable. Mais comme portrait de « Rostropovitch violoncelliste », le coffret Warner (voir encadré) est plus complet.

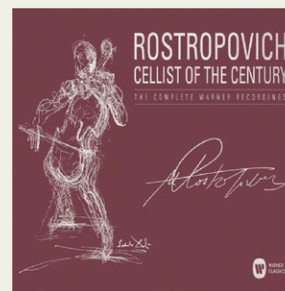
Rostropovitch chez Warner

In extremis, à moins d'une semaine de l'anniversaire, Warner nous fait parvenir lui aussi un coffret substantiel: quarante CD, trois DVD et un livre très riche ment illustré de 200 pages. Ce coffret de grand luxe (façon Callas et Perlman), qui ne contient pas de nouveaux documents, regroupe l'intégrale Rostropovitch telle que réunie en 2008 par EMI en 26 CD, augmentée de l'intégrale des enregistrements Erato et Teldec (9 CD) compilée en 2004. Il est important de noter que ce coffret:

ne comprend pas les enregistrements de Rostropovitch en tant que chef; **inclut les rares documents d'archives** soviétiques qui, en 1997, ont servi à compiler le coffret de 13 CD « *The Russian Years* »; **contient donc de nombreux concertos** en deux versions (une russe, une occidentale) qui permettent de bien saisir le cheminement artistique du musicien; **est nettement plus riche** en concertos que le coffret DG (NB: les archives russes ne se recoupent pas entre les coffrets DG et Warner); **comprend 40 CD** plutôt que 37 parce que les coupages originaux ont été préservés et les CD (avec pochettes originales) sont plus courts; **a été entièrement rematricé**.

ROSTROPOVITCH

Cellist of the Century. Warner 40 CD et 3 DVD 9029589230.



ROSTROPOVITCH

Complete Recordings on Deutsche Grammophon. 37 CD 479 6789.

FOURNIER

Complete Recordings on Deutsche Grammophon, Decca & Philips. 25 CD 479 6909.

Le Devoir

La Fondation Arte Musica présente

SALLE BOURGIE

16 17

MAUDE GRATTON
clavier et orgue
Mercredi 29 mars - 19h 30
Œuvres de J. S. BACH, BUXTEHUDE, FROBERGER et WECKMANN
Cette ambassadrice de la musique baroque propose un programme allemand qui met en lumière la collection d'instruments à clavier de la salle Bourgie.

SOIRÉE RACHMANINOV
Mercredi 5 avril - 19h 30
ABDEL RAHMAN EL BACHA, piano
RACHMANINOV Préludes opus 23 et opus 32
Après avoir séduit le public de la salle Bourgie en 2015, Abdel Rahman El Bacha est de retour avec les deux magnifiques cycles de *Préludes* de Rachmaninov.

POUPÉES RUSSES
Mercredi 19 avril - 19h 30
QUATUOR DANIEL
BORODINE Quatuor n° 2
WEINBERG Quatuor n° 3, op. 14
CHOSTAKOVITCH Quatuor n° 3, op. 73
Formé en 1991, le Quatuor Daniel a su s'imposer partout dans le monde grâce à sa maîtrise du répertoire russe.

Billets et programmation complète
SALLEBOURGIE.CA • 514-285-2000

MUSÉE DES BEAUX-ARTS MONTREAL FONDATION ARTE MUSICA Présenté par TD

CONSERVATOIRE de musique de Montréal
www.conservatoire.gouv.qc.ca

MESSE EN RÉ DE DVOŘÁK

avec l'Orchestre symphonique et le Chœur du Conservatoire ainsi que le Chœur de Joseph-François-Perrault
direction: Julian Kuerti

1^{er} avril, 19 h 30 | 2 avril, 14 h 30
Église Saint-Jean-Baptiste | 309, rue Rachel Est, Montréal

Billets: 15 \$ | 7 \$ étudiants
Conservatoire: 514 873-4031
Admission: 1 855 790-1245 | À l'entrée

Conservatoire de musique et d'art dramatique Québec

Une présentation de SuperMusique OPUS

Ensemble SuperMusique
Accords intuitifs

13 instrumentistes

AU PROGRAMME
YVES BOULIANE • LISA CAY MILLER •
RAYMOND GERVAIS • JOANE HÉTU •
DANIELLE PALARDY ROGER

Jeudi 6 avril 2017 20h

Le Vivier au Gesù
1200, rue de Bleury, Montréal
billetterie: 20\$ / 15\$
levivier.ca

LE VIVIER SOCAN admission Québec Conseil des Arts de Québec Canada Conseil des Arts

CULTURE > DANSE



JEAN-FRANÇOIS BOISVENUE

D'abord présentée lors de la dernière édition de l'OFFTA, la chorégraphie *When the Ice Melts, Will We Drink the Water?* interpelle le spectateur quant aux changements climatiques et parle des femmes et de leur relation au corps.

Les séismes intimes de Daina Ashbee

MÉLANIE CARPENTIER

L'année 2016 aura été l'année de la consécration pour Daina Ashbee. Doublement récompensée aux Prix de la danse de Montréal l'automne dernier, à 27 ans, la jeune chorégraphe voit désormais sa carrière décoller. Alors que celle-ci s'apprête à repartir en tournée en Europe avec ses trois premières pièces, L'Agora de la danse donne l'occasion de (re)découvrir *When the Ice Melts, Will We Drink the Water?*, pièce primée présentée à Montréal lors de la dernière édition de l'OFFTA.

Si, par son titre, *When the Ice Melts* interpelle le spectateur quant aux changements climatiques, l'œuvre s'inscrit surtout dans la foulée de recherches que Daina Ashbee mène depuis sa première création sur les femmes et leur relation à leur corps. Dans *Unrelated* (2012), la chorégraphe abordait la violence présente dans son propre corps et la tendance à l'autodestruction tout en dépeignant la vulnérabilité et la cruauté auxquelles les femmes autochtones font largement face. Toujours personnelles et teintées de son expérience de jeune femme d'origine crie et métisse, ses créations troublantes ne manquent pas de faire leur marque dans les esprits.

Dans ses trois premières pièces, l'artiste aborde des thèmes engagés à travers une danse minimaliste, des mouvements intériorisés, parfois



ANNIK MH DE CARUFEL

Daina Ashbee puise dans ses origines cries et métisses pour créer.

brutaux, perçant vivement le silence: «*Mon travail est toujours très abstrait. J'aime utiliser des images qui soutiennent l'ensemble de la création. Je joue beaucoup avec les sons pour déclencher des sensations, des sentiments. Au lieu d'avoir une histoire, avec un début et une fin, j'aime aller vers l'essence d'une idée et faire en sorte qu'elle puisse parler au plus grand nombre possible.*»

Alors que la chorégraphe travaillait avec Paige Culley sur le solo *Pour*, abordant la douleur relative aux cycles menstruels, *When the Ice Melts* s'est développée en parallèle avec l'interprète Esther Gaudette. «*On a commencé à travailler sur de petits mouvements ancrés dans le bassin, puis on a créé plusieurs variations en lien avec la recherche*

menée sur Pour. On s'est finalement concentrées aussi sur l'idée d'endurance de la douleur, mais pour aller dans une autre direction», affirme Daina Ashbee, voyant dans ce premier cycle de création des liens forts entre ses premières œuvres.

Corps et environnement

Dans cette pièce, l'artiste originaire de Nanaimo en Colombie-Britannique investit ses préoccupations quant aux

changements climatiques et sur la manière dont ceux-ci affectent durement les communautés autochtones. Voit-elle une corrélation entre les violences faites à la nature et celles faites aux femmes? «*Je crois effectivement que tout est interrelié, et que la façon dont on traite la Terre est liée à la façon dont on traite les femmes*, répond-elle. *C'est une vision assez personnelle, mais j'ai remarqué que quand on commence à ne pas prendre soin de soi-même, cela affecte la façon dont on traite les autres, les étrangers et ses proches, mais aussi les animaux et l'espace autour de soi.*»

Au cours de la performance, un certain malaise s'inscrit au creux de la chair d'Esther Gaudette qui s'offre au regard des spectateurs, évoquant une mère Nature en état de crise, brusquée par les méfaits commis par l'humain. «*J'explore la destruction de la Terre à travers le corps de cette femme et de ce qu'elle endure. Même si je ne peux forcer personne à voir dans ce spectacle la glace qui fond, avec ce titre, j'amène une image qui va soutenir l'ensemble de la performance*», explique-t-elle.

Elle mise sur les mouvements de répétition, d'accumu-

lation et les variations dans la respiration pour créer une intensité à la fois intime et saisissante. Pour accentuer l'effet électrochoc, elle a d'ailleurs choisi d'installer les spectateurs en vis-à-vis sur les côtés du socle soutenant la performeuse. «*J'aime beaucoup l'idée qu'on puisse observer les personnes derrière Esther et qu'on se sente observé en même temps par les autres. À la fin du spectacle, je veux que les spectateurs puissent sortir en réfléchissant à leurs propres relations à la Terre et au corps féminin*», affirme-t-elle.

Le fait de recevoir la reconnaissance de ses pairs aux Prix de la danse aura grandement motivé la jeune créatrice. «*J'ai été très émue de sentir et de recevoir tout cet encouragement*», confie celle qui aujourd'hui multiplie les projets et vient d'être nommée artiste associée à l'Agora pour trois ans. «*Depuis le début de ma carrière, ça n'a jamais été facile. J'ai dû sacrifier beaucoup*

pour créer et me concentrer à 100% sur mes pièces. Cette reconnaissance m'a vraiment poussée à continuer.» Car le métier de chorégraphe ne venant pas sans son lot de tâches administratives énergivores, il n'est pas toujours simple de nourrir sa créativité.

Explorant souvent la résilience des figures féminines sur la scène, c'est un caractère que cultive elle-même Daina Ashbee dans sa vie d'artiste, où souvent la frontière entre les sphères personnelle et professionnelle est très perméable.

Collaboratrice
Le Devoir

WHEN THE ICE MELTS, WILL WE DRINK THE WATER?

De Daina Ashbee
Avec Esther Gaudette
Présentée par l'Agora de la danse
À l'espace danse Wilder,
du 29 mars au 1^{er} avril



LES 21^e
BORAÉDES
FRANCIS COLPRON

«...SON ART ATTEINT UNE LIMPIDITÉ ET
UNE SOUPLÈSSE QUI ENCHANTENT.»
- LE SOLEIL

MUSIQUES DE SCÈNE D'HENRY PURCELL LES SORTILÈGES DE PURCELL

AVEC KARINA GAUVIN SOPRANO

JEUDI 6 AVRIL 2017 À 19 H 30

SALLE BOURGIE DU MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL
1359 RUE SHERBROOKE OUEST, MONTRÉAL

BORAÉDES.COM/LES-SORTILEGES-DE-PURCELL | INFO@BORAÉDES.COM
INFOS BILLETTERIE: 514-285-2000, OPTION 4



Quartetski présente en codiffusion avec SuperMusique

QUARTETSKI does la fête

QUART
ETSKI

2007-2017

musique de Béla Bartók
et Sergueï Prokofiev réinventée

••• PIERRE-YVES MARTEL basse électrique, synthétiseur, direction
••• ISAIHAH CECCARELLI batterie
••• BERNARD FALAISE guitare électrique
••• PHILIPPE LAUZIER saxophone, clarinette basse
••• JOSHUA ZUBOT violon

mardi 4 avril 2017 • 20h00 • 10\$
L'amphithéâtre du Gesù • 1200, rue de Bleury, Montréal

OM ORCHESTRE METROPOLITAIN Yannick Nézet-Séguin

Desjardins PARTENAIRE PRINCIPAL

La « Pastorale »
de Beethoven

RESPIGHI LES OISEAUX
LIEBERMANN CONCERTO POUR PICCOLO
BEETHOVEN SYMPHONIE N° 6 « PASTORALE »

Billets à partir de 28\$*

Cristian Măcelaru chef
Caroline Séguin piccolo

VENDREDI 31 MARS, 19 H 30
MAISON SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL

* Taxes et frais de service en sus.

placedesarts.com

Logos of sponsors: CALO, le Québec, le Centre de la culture, le Centre de la danse, le Centre de la formation, le Centre de la recherche, le Centre de la diffusion, le Centre de la promotion, le Centre de la diffusion, le Centre de la promotion, le Centre de la diffusion, le Centre de la promotion.

Entre destruction et (re)création

Des sources d'espoir puisées à même les catastrophes

HOSHANO, PENSER L'APRÈS FUKUSHIMA
Michel Huneault
Visual Voice Gallery,
372, rue Sainte-Catherine
Ouest, espace 421
Jusqu'au 15 avril

DE L'AVANT COMME AVANT: LA SUITE
Simon Bilodeau
Galerie Art mûr, 5826, rue
Saint-Hubert
Jusqu'au 29 avril

JÉRÔME DELGADO

Les défaillances de la nature, l'épuisement des ressources naturelles, la dégradation du climat politique mondial, il y a bien des raisons d'être pessimiste et de croire que notre fin est proche. Et s'il y avait un après? Loin de prêcher au sujet de la vie après la mort, Michel Huneault et Simon Bilodeau proposent de garder espoir.

Dans son travail de photographe humaniste, Michel Huneault s'intéresse à la vie après la catastrophe. De l'accident ferroviaire qui a troué une ville estrienne, il a tiré le livre *La longue nuit de Mégantic* (Shilt), publié à la fin de 2016. De la crue printanière qui a inondé Venise-en-Québec, il a réalisé une série de diptyques intitulée *La Mémoire de l'eau*.

Au Japon

Les soucis du Montréalais pour les changements climatiques et pour notre recours aux matières dangereuses l'ont poussé au Japon. Son reportage dans la région de Tohoku, ravagée en 2011 par un tsunami et par l'explosion de deux réacteurs d'une centrale nucléaire à Fukushima, fait



MICHEL HUNEULT

Issu d'un reportage de Michel Huneault dans une région ravagée par un tsunami, un élément de la série *Post-Tohoku*

partie d'une exposition largement post-apocalyptique, à la Visual Voice Gallery du Belgo.

Outre Huneault, l'expo *Hoshano, penser l'après Fukushima* réunit trois autres artistes basés à Montréal, Ai Ikeda, Stephen H. Kawai et Hidetoshi Kawashima, dont le travail est plutôt sculptural. Chacun explore les conséquences qui

«hantent la mémoire collective et modifient notre façon d'appré-

hender le monde», selon la commissaire Amandine Davre.

Une galerie plus spacieuse aurait sans doute permis de mettre mieux en valeur les œuvres, d'autant plus quand celles-ci, métaphoriques et ambiguës, appellent temps et distance pour les apprécier.

Dans ce contexte, Michel Huneault est celui qui tire le mieux son épingle du jeu, notamment parce que sa photo-

graphie repose sur la série et sur un contenu plus explicite. Ce n'est quand même qu'un extrait de *Post-Tohoku* qui est exposé — huit images imprimées et d'autres fixes et sonores, sur vidéo.

Huneault travaille sur le long terme et, comme pour *Mégantic*, il retourne plusieurs fois vers son sujet. Ses photos montrent la lente et néanmoins perceptible évolu-

tion du paysage. Les scènes catastrophes (des autos de travers) côtoient des plus sobres (un abri envahi par les mauvaises herbes). Aux sites abandonnés succèdent d'autres en reconstruction.

Recommencer

La reconstruction, la reconstitution et le renouvellement font partie des hantises chez Simon Bilodeau. Le peintre et sculp-

teur montréalais a même fait du thème de l'après-apocalypse, pourrait-on croire, sa principale source d'inspiration. Le cataclysme chez lui peut être économique, politique ou même nucléaire, comme *The Story With No Ending* (2015), ensemble inspiré par Fukushima.

Pour sa nouvelle exposition individuelle, sa seconde en quelques mois à Montréal, mais la première en trois ans à la galerie qui le représente, Art mûr, l'artiste propose un vaste ensemble de pièces récupérées de ses précédents projets. Comme nombreux de ses pairs (BGL, par exemple), il doit trouver une nouvelle vie à des objets désuets, une fois l'expo démontée ou, disons, abattue. À quoi bon créer, s'il faut détruire?

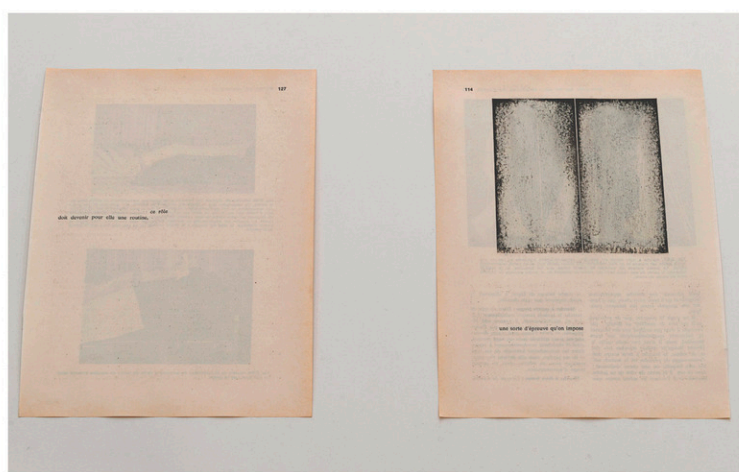
De l'avant comme avant: la suite, un titre déjà recyclé (l'expo de l'automne, à B-312, s'intitulait *De l'avant comme avant*), c'est du Bilodeau tout craché (le noir et blanc exclusif de ses matériaux, par exemple). On navigue néanmoins dans l'incertitude et l'inconnu.

La vidéo *Le lac*, à découvrir au bout du parcours, est emblématique de cette impression. Le canot sur lequel on est invité à se projeter avance en effet droit dans la brume. Sans repères, et pourtant, quelque chose de rassurant semble attendre au bout, l'espoir qu'à l'arrivée il y a nécessairement un autre départ. Elle fait contrepoids au début pessimiste de l'expo, à *La machine*, imprimant 3D-presque-automate hors d'usage, ou aux images d'une bombe nucléaire potentiellement en liberté.

Collaborateur
Le Devoir

La vie intime d'un livre didactique

Sophie Jodoin fait d'un ouvrage médical de la poésie



ÉLIANE EXCOFFIER

Le livre médical retravaillé par Sophie Jodoin devient un corps sur lequel les ablations sont génératrices; le papier jauni devient peau.

IL FAUT QU'ELLE SACHE
Sophie Jodoin
Arprim, centre d'essai en art imprimé,
372, rue Sainte-Catherine
Ouest, local 426
Jusqu'au 22 avril

MARIE-ÈVE CHARRON

Les théories de la réception ont depuis longtemps montré que la lecture n'est pas moins productrice de sens que l'écriture. L'artiste Sophie Jodoin en fait une démonstration radicale dans une exposition chez Arprim où elle s'est emparée d'un livre désuet de didactique médicale pour le

transmuter en un objet de poésie saisissant et délicat.

Le résultat s'offre dans un dépouillement monacal indiquant que l'exercice mené par l'artiste a surtout été fait de soustractions. Du livre initial, il ne subsiste que quelques pages effeuillées, délicatement déposées à plat sur une longue table étroite qui épouse parfaitement les proportions de la pièce. La surface se présente telle une grande page blanche tant les mots restants sont éparés et les vides, pour qui en fera la lecture, nombreux à combler.

La proposition de l'artiste ruine de la sorte l'objectif premier de l'ouvrage, qui consistait à dicter clairement quoi faire, à prescrire des gestes particuliers et à orienter des interventions cliniques sur des corps. Le texte devient plus ouvert, mais se recentre autour d'un sujet féminin qui demeure toutefois jusqu'au bout anonyme et insaisissable. *Il faut qu'elle sache*, annonce le titre, mais l'œuvre ne précèdera pas la teneur du «quoi».

Infinies possibilités

Sophie Jodoin délaisse ici complètement, ou presque, la représentation du corps qui était le cœur de sa production en dessin depuis plusieurs années, et qui persiste encore sous la forme de fragments décollant souvent d'images appropriées et altérées. L'artiste avait déjà intégré des ouvrages trouvés dans ses œuvres en les accumulant dans une installation, ou en y prélevant du texte, comme dans sa dernière exposition personnelle en 2015 à la galerie Battat, qui la représente. Textes et images dévoilaient entre autres des procédés disciplinaires s'exerçant sur des corps malgré tout insoumis, des sujets résistants.

Ces thèmes se répercutent dans le présent projet, qui repose cette fois sur un seul ouvrage, une matière première aux possibilités inépuisables.

Pour faire apparaître le récit hachuré de son personnage féminin, l'artiste a poncé ce qui était de trop dans le langage clinique fourni par l'ouvrage — soit la majorité du texte. À la lecture, chacun des mots et des signes de ponctuation convainc de sa précieuse existence, dans sa capacité à faire dévier le sens premier et à captiver l'attention. C'est dire l'importance du travail de lecture et de repérage préalable à cette réécriture.

Le livre devient un corps sur lequel les ablations pratiquées sont en fait génératrices. Le papier jauni de vieillesse se présente d'ailleurs comme une peau; son fini glacé ne reste que sur les pourtours et sur les rares mots conservés, mis ainsi en surbrillance sur le fond rendu mat par le ponçage. La figure humaine resurgit par contre en transparence au verso des pages, des illustrations de corps avec des prothèses, des malades traités. Les images sur l'endroit ont quant à elles été aussi effacées par l'artiste. Il n'en reste que les traces, des nuées qui oscillent entre l'éclat et la béance. Le corps et ses empreintes demeurent donc, mais sous les formes suggérées du souvenir et de la mémoire, du symptôme et de la cicatrice.

L'obsession du geste

Pour sa façon de transformer un ouvrage didactique en poésie, l'œuvre de Jodoin fait penser aux *Pages-miroirs* (1980-1994), ces milliers de pages du Petit Robert que l'artiste Rober Racine a compulsivement annotées et perforées. Avec cette pièce-fléuve, elle semble aussi, dans une moindre mesure, partager l'obsession de la lecture et du geste répété. Le personnage livré par hiatus dans *Il faut qu'elle sache* semble d'ailleurs lui aussi en proie à des obsessions. Comme dans le titre, celles-ci se manifestent dans le texte par plusieurs phrases formulant des nécessi-

tés et des devoirs, «il faut...», «elle doit...».

À force de se pencher sur les pages pour fouiller du regard le vide et le texte clairsemé de cette histoire qui n'en est pas une, c'est l'image de l'artiste au travail qui finit par surgir. N'est-il pas question d'«une œuvre à accomplir»? Ou que «les résultats de tous ces efforts montreront que tout n'est pas perdu»? Bien d'autres bribes conduisent à faire des rapprochements avec les aléas et les contraintes d'un processus ardu de création, au cours duquel scintillent aussi les lueurs d'affranchissement.

Éliane Excoffier

Sophie Jodoin a eu l'heureuse idée d'inviter Éliane Excoffier à élaborer un projet sur mesure pour Le Magasin, l'espace de vente qu'Arprim réserve à des productions liées aux arts d'impression. Une amitié de longue date unit les deux artistes, dont la création cultive aussi quelques affinités. Particulièrement ici, où Excoffier répond au travail de Jodoin en donnant «chair» à son personnage féminin.

La photographe aguerrie a puisé dans ses archives, incluant des prises sur le vif éloignées des tirages soignés qui font sa signature. À partir de sources variées (négatif, Polaroid, photo captée par son téléphone, radiographie, image trouvée), elle a fait des montages qui conservent l'esprit d'une narration fragmentée et incomplète. Plutôt que d'unifier l'image de cette femme, la série *Elle* en multiplie les figures et lui donne différents contextes d'apparition, des intérieurs domestiques et des paysages. Une intimité affleure subtilement, pour se dérober aussitôt. Dans ce projet, comme dans celui de Jodoin, beaucoup de choses s'expriment avec réserve, une qualité quasi anachronique.

Collaboratrice
Le Devoir

Samedi 1^{er} avril 2017, 19 h 30

DES MOTS SUR MESURE VII

Des mots d'ici sur des musiques d'ailleurs...

ANIMATION
MONIQUE GIROUX
DIRECTION MUSICALE
JOEL KERR

Suzi Silva, Anna-Maria Melachroinos, Ilam, Nazih Borish, Leila Gouchi, Fernando Gallego et Elham Manouchehri chantent en français et mettent en musique les plus beaux textes de la chanson québécoise

BILLETS : 10 \$ (argent comptant)
au comptoir de la maison de la culture Ahuntsic
10 300 rue Lajeunesse, 1^{er} étage
mcahuntsic.com - 514 872-8749

Montréal Ahuntsic-Cartierville Québec

CULTURE > CINÉMA



EYE STEEL FILM

Le réalisateur polonais Andrzej Wajda livre ici non pas son meilleur film, mais l'un de ses plus personnels.

Les fleurs bleues, ou l'art de résister

L'ultime film d'Andrzej Wajda conte la vie du peintre Wladyslaw Strzeminski

LES FLEURS BLEUES
(V.O. POLONAISE, S.-T.F.)

★★★ 1/2

Drame biographique d'Andrzej Wajda. Avec Boguslaw Linda, Aleksandra Justa, Bronislawa Zamachowska, Zofia Wichlacz, Krzysztof Pieczynski. Pologne, 2016, 98 minutes.

FRANÇOIS LÉVESQUE

L'existence de Wladyslaw Strzeminski, peintre et théoricien polonais immense, s'est terminée en 1952 à l'âge de 59 ans. À cette époque, Andrzej Wajda, alors jeune cinéaste, entamait à peine une carrière qui le verrait briller au firmament du cinéma mondial. Strzeminski fut maître de conférences à l'École nationale supérieure des arts plastiques de Łódz. Wajda apprîs la réalisation dans la célèbre école de cinéma sise dans la

même ville. Décédé en 2016 à l'âge vénérable de 90 ans, le second a consacré son ultime film, *Les fleurs bleues*, à relater la fin de vie du premier.

De fait, c'est uniquement sur les deux dernières années de vie de Strzeminski, pourries par le gouvernement polonais, que se penche Wajda. Ce n'est pas innocent. L'un des cinéastes les plus ouvertement politiques de son pays, et ce, dès ses débuts avec *Une fille a parlé*, sur le sort de résistants communistes polonais durant la Deuxième Guerre mondiale, ou encore *Cendres et diamant*, sur la guerre intestine entre nationalistes et communistes au lendemain du même conflit, Andrzej Wajda dénonce d'abord l'oppression dont Wladyslaw Strzeminski fut victime.

Constructiviste puis néoplasticien, entre autres cou-

rants artistiques, Strzeminski incitait ses étudiants à être, en art comme ailleurs, des libres-penseurs : pas étonnant qu'il fût devenu la bête noire d'un ministère de la Culture ayant promulgué l'obligation pour les artistes de s'en tenir au « réalisme-socialiste ».

Noble chant du cygne

Le message ultime de Wajda, son legs en somme, est clair : l'art ne doit jamais être assujéti au pouvoir ; que chaque fois que le contrôle ou la censure s'est exercé dans l'Histoire, le monde y a perdu, et pas seulement en beauté, mais en réflexion, en questionnement. Ne dit-on pas qu'un peuple inculte est plus facile à gouverner ?

On regarde ce film campé dans la Pologne annexée par Staline, et l'on se surprend à songer aux États-Unis, où le

président Trump a pour nouvelle lubie de couper les vivres à la chaîne publique PBS, dévotement notamment à la culture.

Cinéaste de tout premier plan — revoir pour s'en convaincre *L'homme de marbre*, *L'homme de fer*, *Danton*, ou *Katyn* —, Andrzej Wajda livre ici non pas son meilleur film, mais l'un de ses plus personnels. Sa mise en scène est entièrement au service du récit, jamais trop voyante, mais en parfait contrôle néanmoins.

Les fleurs bleues est l'œuvre d'un maître qui n'a plus rien à prouver et qui, même s'il se sait en fin de parcours, s'efface volontiers derrière un sujet qu'il juge plus important que sa propre postérité.

C'est là un beau, et noble, chant du cygne.

Le Devoir

Le sempiternel passager des vaisseaux spatiaux

Une autre virée dans l'espace, une autre plongée dans le vide et le conformisme

LIFE (V.F. : VIE)

★★ 1/2

Science-fiction de Daniel Espinosa. Avec Ryan Reynolds, Rebecca Ferguson, Jake Gyllenhaal, Olga Dihovichnaya. États-Unis, 2017, 104 min.

ANDRÉ LAVOIE

Quelle est la nécessité intrinsèque d'un film comme *Life*? En quoi cette promenade dans l'espace contribue-t-elle à enrichir notre vision de l'univers, ou, dans un registre plus prosaïque, celle du cinéma? À ces deux questions, le cinéaste Daniel Espinosa (*Child 44*) ne sait que répondre, préférant investir ses énergies dans l'exécution de ce ballet intersidéral, une danse macabre entre des astronautes bien intentionnés et une créature dont la mère se nomme Alien.

Non seulement cette filiation relève de l'évidence, mais elle ne semble embarrasser personne, comme si l'enfilade de postures routinières (un lieu clos, des fluides turbulents, l'éternel bestiaire de bi-bittes sanguinaires) suffisait à justifier ce magnifique emballage. Celui-ci présente un impressionnant sextuor, dont deux vedettes incontestées (Jake Gyllenhaal, Ryan Reynolds), mais surtout deux formidables actrices (Rebecca Ferguson, Olga Dihovichnaya) qui vont continuer de

s'approcher de la planète Hollywood. Et comme s'il regrettrait de ne pas avoir travaillé aux côtés d'Alfonso Cuarón, le directeur photo Seamus McGarvey s'inspire sans vergogne des images les plus vertigineuses de *Gravity*, sans pour autant nous couper le souffle.

Une fois passée l'euphorie de la découverte devant cette cellule qui en contient des milliers (avec des yeux tout le tour de la tête...), la voilà vite menaçante

Or, du souffle, il en faut pour cette équipe multiculturelle établie dans la station spatiale internationale, prête à recevoir une parcelle de la planète Mars qui pourrait contenir des traces de vie. Une fois passée l'euphorie de la découverte devant cette cellule qui en contient des milliers (avec des yeux tout le tour de la tête...), la voilà vite menaçante, et gigantesque, peut-être inconfortable d'avoir été baptisée Calvin par un enfant en direct d'un Times Square nullement futuriste, question d'illustrer la proximité du récit avec notre époque.

Il y a bien sûr d'autres proximités plus évidentes, dont l'utilisation de ces mêmes vieilles peurs de type psychanalytique,

cet intrus pénétrant à l'intérieur du corps de ses victimes pour mieux en ressortir dans un fracas familial. À ce chapitre, le regretté John Hurt avait mis la barre haut dans le célèbre film de Ridley Scott, et dont on attend pour bientôt la nouvelle mouture d'*Alien*. Raison de plus pour se demander en quoi *Life* pourrait se démarquer au milieu de cette bousculade de variations sur le même thème.

Peur du virus

Ce n'est certes pas la musique envahissante de Jon Ekstrand qui va y parvenir, soucieux de téléguider nos émotions, ne retenant aucune leçon sonore de Stanley Kubrick du temps de *2001*. Inutile d'ailleurs de

jouer au jeu des comparaisons, car Daniel Espinosa se fait modeste, ne cherchant qu'à divertir de manière consciencieuse et à prêcher la bonne entente entre les nations, une ambition insufflée par les scénaristes Rhett Reese et Paul Wernick, tandem en quête de respectabilité depuis ses succès irrévérents (*Deadpool*, *Zombieland*).

Life n'a franchement rien de déshonorant, n'étant que l'honnête copie d'un sous-genre né à une époque qui commençait à craindre les virus (le sida, pour ne pas le nommer), et de moins en moins les communistes. D'ici peu devraient apparaître les créatures à la peau orange.

Collaborateur
Le Devoir

État nordique

Dans *Tuktuk*, Robin Aubert se met en scène en chasseur d'images candide

TUKTUQ

★★★ 1/2

Film d'essai de Robin Aubert. Avec Robin Aubert et les voix de Robert Morin et Brigitte Poupart. Québec (Canada), 2016, 93 minutes.

MANON DUMAIS

Certains réalisateurs se plaisent à dire qu'ils refont toujours le même film. Ce n'est certainement pas le cas de Robin Aubert, qui se réinvente d'une œuvre à l'autre. De l'éclat *Saints-Martyrs-des-Damnés* au bouleversant *À l'origine d'un cri*, l'homme explore avec la même passion le langage cinématographique. Pour le deuxième volet de sa *Pentologie des 5 continents*, inaugurée avec l'onirique *À quelle heure le train pour nulle part* tourné en Inde, Aubert a transporté sa caméra au Nunavik afin d'y dévoiler un pan de l'Amérique. Une fois de plus, on retrouve dans ce nouvel opus l'envie

noire, *Tuktuk* (signifiant *caribou* en inuktitut) dénonce avec humour, ironie et sarcasme les politiques territoriales et environnementalistes. Entre les scènes d'inspection, où Aubert signe des images d'une grande beauté, les échanges entre le caméraman, naïf et idéaliste, et le politicien, arrogant et opportuniste, traduisent sans tarder la méconnaissance ou l'indifférence de l'homme blanc quant aux Inuits — que le sous-ministre appelle encore Esquimaux!

Porté par l'envoûtante trame sonore de Pilou et René Lusier, *Tuktuk* propose aussi une

On retrouve dans ce nouvel opus l'envie qu'a le réalisateur de jouer avec les codes du cinéma

pertinente réflexion sur l'image. Ainsi, tandis que l'homme politique accuse le caméraman de lui envoyer de trop belles prises de vue, ce dernier s'évertue alors à lui envoyer du « laid ». S'ensuivent alors des images de dépotir et des scènes de chasse propres à retourner l'estomac des plus sensibles, végétariens ou pas. S'attachant longuement sur ces singuliers paysages, Aubert échappe à l'envie de créer des images esthétisantes et parvient à signer d'un plan à l'autre des images significatives sans pour autant négliger leurs qualités esthétiques.

Poursuivant son exploration des thèmes de la fuite et du mouvement, Robin Aubert livre ici une œuvre au rythme contemplatif, aux antipodes de l'étourdissant *À quelle heure le train pour nulle part*, où transparait l'humilité des grands créateurs qui ne craignent pas d'innover ni de se remettre en question.

Collaboratrice
Le Devoir



Aux frontières du documentaire, du pamphlet et du conte, *Tuktuk* dénonce les politiques territoriales et environnementalistes.



SONY PICTURES

Life reprend les codes de plusieurs films du même genre.

Jim Broadbent Charlotte Rampling

« UNE ADAPTATION BRILLANTE DU ROMAN DE JULIAN BARNES »

« SÉDUISANT ET TOUCHANT » « JIM BROADBENT À SON MEILLEUR »

The Sense of an Ending

VERSION ORIGINALE ANGLAISE

MAINTENANT AU CINÉMA

CINEPLEX ENTERTAINMENT FORUM

cinéma
thèque
qc

Ma vie de Courgette
de CLAUDE BARRAS
sam. 13 h 30 - DERNIÈRE SÉANCE

Ceux qui font les révolutions...
de SIMON LAVOIE et MATHIEU DENIS
sam. 15 h mer. jeu. 19 h

Combat au bout de la nuit
de SYLVAIN L'ESPÉRANCE
ven. dim. 13 h - DERNIÈRES SÉANCES

PS: Jérusalem
de DANAË ELON
tous les jours 20 h 30

Les terres lointaines
de FÉLIX LAMARCHE
tous les jours 18 h 30

335, boul. de Maisonneuve Est berri-ugam cinemathequeqc cinematheque.quebecoise cinematheque.qc.ca
514-642-9768

ENTREVUE

Des femmes de front

Sidse Babet Knudsen et Emmanuelle Bercot dressent le portrait de la lanceuse d'alerte Irène Frachon

ODILE TREMBLAY

à Paris

Sidse Babet Knudsen est cette actrice de Copenhague qui a fait craquer la planète avec son rôle de femme politique dans la série *Borgen*. La Danoise s'était démarquée aussi à travers le film *After the Wedding* de sa compatriote Susanne Bier.

On la rencontre à Paris, pour son rôle de chercheuse dans *La fille de Brest* d'Emmanuelle Bercot. En 2015, le cinéaste Christian Vincent l'avait mise en scène aux côtés de Fabrice Luchini dans *L'hermine*, rôle qui lui avait valu un César.

Tous s'arrachent cette actrice polyglotte, douée et séduisante. Elle a joué à Hollywood en 2016 dans *Inferno* de Ron Howard, avec Tom Hanks, d'après un roman de Dan Brown, et participe là-bas à la série *Westworld*.

«Disons que *Borgen* a été une belle fenêtre, dit-elle en souriant. J'avais envie de jouer en anglais, une langue le fun pour lancer "Oh, my God!". Hollywood fait plus cour de récréation qu'ailleurs!»

La France, elle connaît mieux. C'est vrai que Sidse Babet Knudsen maîtrise la langue, apprécie son cinéma aussi. «Le septième art y possède une classe, des racines solides. Tu sens que tu fais quelque chose d'important. Aux États-Unis, les acteurs sont préparés. En Eu-



AZ FILMS

La vedette de la série *Borgen*, Sidse Babet Knudsen, incarne une pneumologue qui s'est battue pour faire interdire un antidiabétique ayant causé la mort de plusieurs patients.

rope, on pose des questions.»

A 15 ans, elle était venue à Paris comme fille au pair et pour découvrir la culture française. «On avait vu le film *Divina* de Beineix. Paris, c'est une bonne place pour faire des folies quand tu es jeune et pauvre. Maintenant que je suis acceptée en France, j'aimerais faire toutes sortes de choses; un

film en noir et blanc avec Olivier Assayas, peut-être...»

Mais laisser le Danemark pour autant? Elle hésite. «Au milieu des années 1990, j'ai fait là-bas des films qui réinventaient quelque chose, à travers le mouvement Dogma. Ça vous donne du muscle.»

La voici donc vedette du film d'Emmanuelle Bercot (ci-

néaste de *La tête haute*) dans cette *Fille de Brest*, où elle incarne une personne toujours vivante: la pneumologue Irène Frachon, du Centre hospitalier universitaire de Brest. Cette femme s'est battue entre 2007 et 2013 pour faire interdire le médicament Mediator, un antidiabétique qui causait la mort de plusieurs patients, et avait

fini par obtenir gain de cause contre les laboratoires Servier et l'Agence nationale de sécurité du médicament et des produits de santé française.

«C'est une responsabilité d'incarner une vraie personne, déclare Sidse Babet Knudsen. Son histoire est universelle et rappelle le combat de David contre Goliath. À la première de *La fille de Brest*, moi et Irène Frachon, on pleurait ensemble.»

L'épreuve du réel

Emmanuelle Bercot est également une actrice, qui fut primée à Cannes en 2015 pour son rôle dans *Mon roi* de Maïwenn. «Ça reste un rêve, dit-elle. Après, j'ai été vite happée par *La fille de Brest*, un projet qu'on m'avait proposé six ans auparavant. J'avais lu le livre d'Irène Frachon sur ce scandale, trouvant l'affaire choquante et passionnante, mais très technique et difficile à adapter au cinéma. La rencontre avec Irène Frachon fut le déclic: elle était drôle et se mettait les pieds dans les plats. Ça m'a plu qu'elle possède ce relief. On a envie d'aller voir du côté des personnages excessifs. Irène Frachon est une Erin Brockovich, seule contre tous, une personne ordinaire dans une situation extraordinaire, mère de quatre enfants qui s'est transformée en machine de guerre, en lanceuse d'alerte, par conviction, sans plan de carrière à accrocher à ce train-là.»

Elle a changé son nom dans le film, pris des libertés par rapport au personnage, avec une ligne d'ambiguïté sentimentale, mais l'ensemble demeure véridique. «Je suis une fille de médecin, précise Emmanuelle Bercot. Mon père, chirurgien cardiaque, était très préoccupé par l'industrie pharmaceutique. Les conflits d'intérêts, ça me parle beaucoup. Mais ne trouvant pas d'actrice pour tenir le rôle, j'allais abandonner.»

Catherine Deneuve, qu'elle avait dirigée dans *La tête haute*, a bondi à sa rescousse, comme Zorro. «Elle m'a parlé de cette actrice danoise vue dans *Borgen*... Sidse possédait cette énergie vitale, colossale, et un côté clownesque. Exactement ce que je cherchais.»

Emmanuelle Bercot exprime un regret. Elle espérait que *La fille de Brest* raviverait l'intérêt du public pour les abus des sociétés pharmaceutiques et leur collusion avec des médecins. Surtout qu'il y eut, depuis l'affaire Frachon, d'autres scandales sanitaires. «Mon film donne un corps et un visage aux victimes si peu écoutées, conclut la cinéaste, mais il aurait fallu que La fille de Brest fasse quatre millions d'entrées pour réveiller la police, l'hôpital, la justice...»

Le Devoir

Notre journaliste était l'invitée des Rendez-vous d'Unifrance



ENTRACT FILMS

Jim Broadbent et Harriet Walter dans *The Sense of an Ending*

Lettre à un ami

THE SENSE OF AN ENDING

★★ 1/2

Drame de Ritesh Batra. Avec Jim Broadbent, Harriet Walter, Charlotte Rampling, Michelle Dockery, Emily Mortimer et Joe Alwyn. Grande-Bretagne, 2017, 108 minutes.

MANON DUMAIS

En 2013, le cinéaste indien Ritesh Batra charmait la galerie avec *The Lunch Box*, son premier long-métrage, où il racontait la relation épistolaire entre une jeune femme au foyer et un comptable d'âge mûr après que ce dernier eut reçu par erreur la boîte à lunch du mari de la première. Dans sa nouvelle ofrande, *The Sense of an Ending*, une missive se retrouve une fois de plus à changer le cours du destin de quelques individus. Malgré d'indéniables qualités, le résultat se révèle toutefois moins réussi que son précédent film.

Vendeur de caméras d'occasion, Tony Webster (Jim Broadbent) ne se soucie que de sa petite personne jusqu'au jour où il apprend que Sarah (Emily Mortimer), la mère de Veronika, son premier amour, lui a laissé en héritage le journal d'Adrian (Joe Alwyn), un ami s'étant suicidé dans les années 1960. Or Veronika (Charlotte Rampling), qui est aussi l'ex d'Adrian, n'a pas l'intention de le lui remettre. Dès lors, l'homme est contraint de remuer le passé. Alors qu'il se rapproche de sa fille Susie sur le point d'accoucher (Michelle Dockery), Tony dévoile à son ex-femme (Harriet Walter) des pans de son passé qu'il aurait préféré avoir définitivement oubliés, dont une lettre

envoyée à Adrian où ses propos dépassaient ses pensées.

Structure lourde

Adaptation d'une sobre élégance du roman éponyme de Julian Barnes, ce drame de Ritesh Batra tire principalement sa force de l'interprétation magistrale de sa prestigieuse distribution. De fait, sans les conversations riches en réflexions sur la mémoire, sur la culpabilité et sur le rachat entre Jim Broadbent et Harriet Walter, *The Sense of an Ending* perdrait beaucoup de relief. Alors que le roman était raconté en deux temps, ce drame en demi-teintes s'embarrasse de nombreux retours en arrière, lesquels alourdissent par endroits la structure du récit ou entretiennent artificiellement le mystère. Certes, la reconstitution d'époque s'avère crédible et les jeunes acteurs sont tout à fait convaincants. Étrangement, le drame de ces jeunes à qui tout semble pourtant sourire n'arrive pas à émouvoir.

Alors qu'il insiste sur certains plans et rejoue quelques scènes du passé en y introduisant le personnage de Tony au crépuscule de sa vie, Ritesh Batra paraît avoir perdu le contrôle de son récit et risque de semer la confusion dans l'esprit de certains spectateurs. Tandis qu'il illustre le présent, force est de constater que, malgré la complexité de Tony, le réalisateur parvient laborieusement à lui offrir une existence étoffée, notamment en y greffant l'histoire de Susie, dont la fonction se limite à celle de faible faire-valoir.

Collaboratrice
Le Devoir

L'heure des fantômes

PERSONAL SHOPPER

★★★★

Thriller d'Olivier Assayas. Avec Kristen Stewart, Anders Danielsen Lie, Lars Eidinger, Nora von Waldstätten. France, 2016, 105 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

Olivier Assayas possède cet art unique du détournement; il embrasse tous les genres, mais sait déjouer les codes pour nous conduire ailleurs. Qu'il s'agisse des vampires dans *Irma Vep*, des trafiquants de drogue dans *Carlos* ou des toxicomanes dans *Clean*, son approche privilégie les chemins de traverse, capable aussi de masquer la commande d'un grand musée pour livrer une chronique familiale doublée d'un état des lieux de la France (*L'heure d'été*).

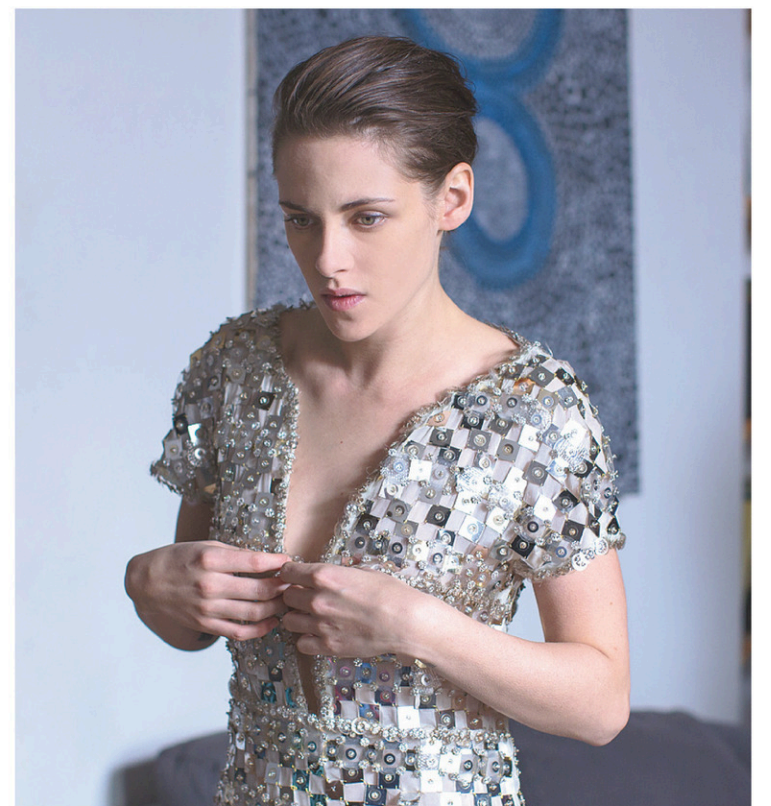
L'heure est maintenant aux fantômes dans *Personal Shopper*, même si l'affirmation apparaît simpliste tant le cinéaste réussit une fois encore à entremêler ses préoccupations du moment dans une toile inextricable de secrets, de sentiments troubles et d'allusions sur nos névroses liées aux moyens de communication. Après *Clouds of Sils Maria*, il prolonge sa réflexion sur le vedettariat, ne se privant pas du pouvoir d'attraction des stars pour sa démonstration en renouant avec Kristen Stewart, à nouveau dans la peau d'une assistante, non pas d'une actrice, mais d'une top-modèle capri-

cieuse à l'excès (Nora von Waldstätten).

Cet enjeu apparaît mineur étant donné les drames qui assaillent Maureen (Stewart), jeune Américaine en deuil depuis trois mois de son frère jumeau, découvrant qu'elle souffre de maux similaires qui pourraient aussi précipiter sa mort, torturée par ses dons de médium en quête d'un contact avec le disparu dans une maison en ruine qu'il souhaitait habiter avec sa copine. De la même façon qu'elle zigzague dans les rues de Paris avec sa motocyclette, cueillant au passage robes griffées et bijoux de chez Cartier, Maureen s'enroule dans une série d'intrigues, parfois rocambolesques (un aller-retour à Londres en TGV, où elle est riviée à son iPhone et aux textos d'un inconnu, constitue un sommet de virtuosité angoissante), parfois dignes de la confusion des grandes héroïnes hitchcockiennes (l'assistante se glisse, ô sacrilège, dans les robes de sa patronne).

Démons d'écran et de tête

Mais que veulent les fantômes qui hantent les jours et les nuits de cette femme androgyne et indolente, toujours en mouvement mais constamment confinée à la solitude? Voilà l'habileté quasi machiavélique d'Olivier Assayas, celle de déployer les artifices d'un genre, reproduisant ici avec modestie des phénomènes paranormaux, pour mieux déjouer nos attentes et égrati-



MÉTROPOLE FILMS

Le spleen de Kristen Stewart sied parfaitement au film.

gner les convictions profondes de son héroïne. Une manière, brillante et retorse, de prendre ses distances, celles d'un auteur qui fait plus que remplir un cahier des charges.

En fait, le récit pullule de références (de l'écrivain Victor Hugo incarné par Benjamin Biolay aux audaces picturales de la peintre suédoise Hilma af Klint), explore avec sérieux les méandres du deuil, autant celui des êtres aimés à jamais disparus que celui des quêtes en apparence insensées — comme celle de communiquer avec l'au-delà. Et qui aurait cru

qu'à ce jeu Kristen Stewart se serait parfaitement à la hauteur? Elle s'y connaît en matière d'absurdités cinématographiques (bonjour *Twilight*), mais celle que plusieurs voient comme une réincarnation de James Dean avec sa dégaîne je-m'en-foutiste bouscule tous nos préjugés. Son spleen d'expatriée désœuvrée n'est en rien désincarné, ou fantomatique: ses démons sont à l'écran et, plus effroyable encore, dans sa tête...

Collaborateur
Le Devoir

TUKTUQ

UN FILM DE
ROBIN AUBERT

À l'affiche!

PRIX COMMUNICATIONS ET SOCIÉTÉ ROUYN-NORANDA

2016

«Tuktuq envoûte» «Un film essentiel»
François Lévesque, Le Devoir Kevin Laforest, Extra Beurre

CINÉMA BEAUBIEN
CINÉMA LE CLAP
K films Amérique
LYNX FILMS